

EUGÈNE SUE



LES MISÈRES  
DES ENFANTS TROUVÉS

3



ÉQUATEURS



LES MISÈRES DES  
ENFANTS TROUVÉS



Eugène Sue

LES MISÈRES DES  
ENFANTS TROUVÉS

ou

Les mémoires d'un valet de chambre

Nul n'a droit au superflu tant que chacun  
n'a pas le nécessaire.

III

ÉQUATEURS

Notre édition des *Misères des enfants trouvés* reprend, avec ses gravures, celle de À L'ADMINISTRATION DE LIBRAIRIE, rue Notre-Dame-des-Victoires, 32 (près la Bourse), s.d. (1850 selon le dépôt légal de la BNF). – Les nombreuses lignes de points de conduite ne sont jamais des coupures dans le texte.

ISBN 978-2-3828-4626-1.

Dépôt légal: novembre 2023.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2023.  
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

[editions-des-equateurs@orange.fr](mailto:editions-des-equateurs@orange.fr)  
[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

## RÉSUMÉ DU VOLUME II

(Suite de l'histoire de Léonidas Requin :) À la mort de son père, son « savoir de brillant humaniste » ne lui ouvre aucune activité professionnelle. Désespéré par la misère qui le guette, il se jette dans la Seine mais échappe à la noyade, retenu par un filet de pêche. Sa tentative de suicide lui donne l'idée de devenir homme-poisson et de se produire dans des cirques.

Martin sympathise avec Léonidas; il obtient la libération de Bamboche (toujours enfermé dans la cave où la Levrasse le torture depuis la découverte de son projet d'évasion). La troupe de la Levrasse, augmentée encore d'un Pitre, prend la route. Le saltimbanque profite des haltes pour acheter leur chevelure aux jeunes femmes pauvres. Au passage, il obtient de la mère de Jeannette, la femme du charron malade, qu'elle lui cède sa fille de huit

ans (malgré l'opposition du père presque mourant). Arrachée aux siens, Jeannette, rebaptisée Basquine, tombe gravement malade. Bamboche est lui aussi victime d'une fièvre typhoïde. Martin soigne ses deux compagnons. Cet épisode resserre les liens entre les trois enfants. Dès qu'il est guéri, Bamboche entreprend de faire de Basquine « sa petite femme ». On fait chanter à Basquine des chansons égrillardes, qui ont beaucoup de succès auprès du public.

Lors d'une représentation à Senlis, la mère Major, jalouse de Basquine, essaie de la faire tomber dans le numéro de la pyramide humaine. Martin, qui a compris ses mauvaises intentions, les déjoue. Le soir même, alors que la Levrasse se prépare à violer Basquine, Bamboche met en œuvre leur évasion: les trois enfants s'enfuient tandis

que la roulotte de la troupe brûle, portes bloquées.

Dans leur fuite les enfants atteignent une île déserte où ils passent deux jours de bonheur, et reviennent brièvement à leur bon naturel. Mais ils en sont chassés par un garde champêtre qui veut les arrêter parce qu'ils ont pris quelques pommes de terre dans un jardin abandonné. Parvenant à échapper à l'homme qui voulait les faire prisonniers, les enfants s'enfoncent dans une forêt où ils tombent sur un pique-nique d'enfants riches. Les petits riches, une fille et deux garçons, sont particulièrement arrogants et capricieux, surtout le jeune Scipion, plein de morgue et de méchanceté. Les trois enfants abandonnés s'approchent des pique-niqueurs pour leur demander de l'aide. Mais ils sont repoussés froidement par la gouvernante et méprisés par les enfants. Seule la petite Régina semble plus humaine. Sa beauté frappe beaucoup Martin. Finalement, exaspéré par la brutalité de l'accueil, Bamboche décide d'enlever deux des enfants, Scipion et Régina, et de les entraîner dans les bois. Les pauvres jurent alors « Haine aux riches ! ».

On retrouve les trois enfants près d'un village, après qu'ils ont libéré leurs otages par crainte d'une ronde de gendarmes. Par la fenêtre ouverte d'une maison, ils aperçoivent une somme d'argent et décident de s'en emparer. Mais l'occupant des lieux interrompt leur méfait en attrapant Martin. Bamboche s'est néanmoins enfui avec l'argent. Claude Gérard, l'instituteur victime du vol, laisse Martin tenter de rejoindre ses compagnons et de les convaincre de restituer leur larcin. Mais ils ont disparu, et Martin revient chez Claude Gérard, acceptant de rester vivre avec l'instituteur, qui ne lui promet pourtant pas une vie facile. Claude Gérard vit très pauvrement, constamment sollicité par le curé et par le maire pour faire des travaux d'entretien qui le détournent de sa mission d'enseignement. La salle de classe, partagée avec des vaches, n'est autre qu'une étable. La misérable condition de l'instituteur tient à la volonté de l'Église et des notables d'entraver l'éducation du peuple.

Peu de temps plus tard Martin assiste à l'enterrement d'une femme. Martin reconnaît la fille de la morte, c'est



Régina. Retournant au cimetière pour chercher une pelle oubliée, Martin découvre qu'un homme, en qui il reconnaît le cul-de-jatte de Bamboche, est en train de violer la sépulture fraîche. Il assomme celui-ci et récupère les objets que l'homme avait retirés du cercueil : des bijoux et un portefeuille plein de lettres. Martin remet les objets de valeur à Claude Gérard, mais cache le portefeuille.

Il apprend d'autant plus vite à lire et à écrire qu'il désire vivement pouvoir déchiffrer les lettres de la mère de Régina. Chaque année, Martin aperçoit Régina lorsqu'elle vient se recueillir sur la tombe de sa mère. Il entretient soigneusement la tombe et l'orne de fleurs, sans que Régina sache que c'est lui. Il reçoit une éducation utile et variée chez Claude Gérard.

La révolution de Juillet éclate. Claude Gérard fait respecter la personne et les biens d'un propriétaire qu'une bande d'énervés menaçait de pillage.

Martin est devenu adulte, Claude Gérard lui trouve un emploi de secrétaire auprès de M. de Saint-Étienne à Paris. Claude Gérard lui-même est

forcé, par la malveillance du curé, de quitter le village où il enseignait. Cela le peine surtout parce qu'il y était proche de l'asile qui abritait une femme atteinte de folie, à laquelle il était attaché.

À la fin de 1832, Martin et l'instituteur se quittent. Avant son départ, Claude lui avoue avoir reçu, en son absence, la visite de Bamboche à la recherche de son ami d'enfance. Claude n'a pas voulu qu'ils se rencontrent mais a conservé la carte que Bamboche lui a remise, carte portant son adresse dans la capitale ; il la remet à Martin.

Martin se rend chez son futur employeur en arrivant à Paris. Par malchance celui-ci vient de mourir d'une attaque. Sans argent pour prendre le chemin du retour, Martin se demande que faire. Il décide de rejoindre Bamboche, seule personne qui pourrait lui venir en aide. Une longue course en fiacre le conduit d'adresse en adresse, Bamboche ayant toujours déménagé pour un endroit moins reluisant. À l'adresse la plus récente, impasse du Renard, dans un quartier mal famé, Martin comprend que son ami est sans doute mêlé à

des affaires louches. Il s'attable au cabaret des Trois-Tonneaux pour l'attendre et observe un autre consommateur, visiblement riche, complètement ivre, qui trace avec son doigt sur la toile cirée le nom de Régina. Le règlement du fiacre vide la bourse de Martin. Ne disposant plus que de quelques sous il va passer la nuit dans un garni, dortoir collectif sordide où il se fait voler ses habits neufs. Au matin, dépourvu de tout, il voudrait trouver du travail, mais prend vite conscience que c'est presque impossible. Même le commissaire de police à qui il va exposer sa détresse, espérant qu'il lui dira les voies honnêtes de s'en sortir, lui explique qu'il n'en existe aucune, sinon de se faire mettre en prison pour bénéficier au moins du gîte et du couvert. Espérant deve-

nir manœuvre sur les quais de Seine, Martin constate l'hostilité farouche des autres travailleurs, qui le repoussent comme un concurrent déloyal. Martin croise de nouveau l'inconnu du cabaret des Trois-Tonneaux, en fâcheuse posture et toujours aussi ivre. Celui-ci l'intéresse toujours autant car il prononce les noms de Régina de Noir-lieu et de Robert de Mareuil (le nom du deuxième petit garçon riche rencontré dans la forêt). Après une nuit sur le pavé en plein hiver, tenaillé par la faim, Martin revient au débarcadère, se bat avec ceux qui veulent l'empêcher de travailler, et cède finalement aux instances du cul-de-jatte qui se trouve lui aussi sur le quai et qui lui propose un repas.

PAULE PETITIER.

## CHAPITRE PREMIER

Le déjeuner. – Propositions. – Enlèvement de Martin. – Le logis du cul-de-jatte. – Martin est rendu à la liberté.

J'éprouvais autant de honte que d'humiliation à accepter l'offre du cul-de-jatte, *mais j'avais faim.*

Au bout de quelques pas, le bandit passa familièrement son bras sous le mien. Ce contact me fit tressaillir, je me dégageai brusquement.

— Que diable as-tu? – me demanda le cul-de-jatte, surpris de mon mouvement.

— Je ne veux pas vous donner le bras.

— Comment?... à un camarade?

— Je ne suis pas votre camarade.

— Je te paye à déjeuner... et tu n'es pas mon camarade? Ah çà!... est-ce que tu serais fier? Alors, bonjour, je n'aime pas les fiers...

— Je ne suis pas fier... – dis-je en hésitant.

— Alors donne-moi le bras...

Et il me fallut prendre le bras de ce misérable; je baissai la tête, écrasé de honte. Un moment j'eus la pensée d'abandonner cet homme; mais je sentais de plus en plus les douloureux vertiges que cause le besoin

de manger depuis longtemps inassouvi ; mes forces, soutenues jusqu'alors par une surexcitation fébrile, commençaient à m'abandonner... deux ou trois fois une défaillance rendit mes pas chancelants, et, malgré le froid, la sueur inondait mon front. En marchant ainsi côte à côte avec ce bandit, j'éprouvais une secrète épouvante... Je pensais aux conséquences de la fatalité de la faim...

Puis, invoquant deux souvenirs sacrés pour moi, celui de Claude Gérard, celui de Régina :

Me blâmeraient-ils, réduit à la position désespérée où je suis plongé malgré mes efforts pour en sortir, me blâmeraient-ils d'accepter la ressource que m'offre ce misérable ? et d'ailleurs, cette vie, que je dispute à la plus affreuse misère, peut être utile à Régina, maintenant que je suis sur la trace d'un secret sans doute très important pour elle !

Absorbé par ces réflexions, silencieux, abattu, la tête baissée pour cacher ma confusion, je marchais au bras de mon sinistre compagnon.

— Tu n'es pas jaseur, — me dit-il.

— Non.

— Tu tapes mieux que tu ne parles... à ton aise, c'est comme crâne tapeur que je t'ai invité... Ah ça ! nous voilà devant la cantine... allons... passe devant... je te fais les honneurs.

Et le bandit me poussa devant lui dans un cabaret situé à l'angle de l'une des petites rues qui avoisinent le quai.

— Donnez-nous un cabinet, — dit le cul-de-jatte à la fille de service.

Et, s'adressant à moi :

— On est plus libre... on peut causer de tout...

On nous conduisit dans un sombre réduit, dont la fenêtre donnait sur une petite cour obscure.

Nous nous attablâmes.

— Qu'est-ce que tu veux manger?

— Du pain...

— C'est malin... Et puis?

— Rien... Du pain seulement et de l'eau.

Par une susceptibilité sans doute puérile, je croyais rendre mon action moins honteuse en n'acceptant du cul-de-jatte que le strict nécessaire pour réparer mes forces.

— Comment! du pain et de l'eau? — dit le bandit tout étonné. — Est-ce que tu crois que je fais ainsi les choses, et que j'invite un ami pour lui donner un déjeuner de prison?... Eh! la fille, une omelette au lard, du bœuf aux cornichons, un morceau de fromage, et deux litres à douze.

Puis se retournant vers moi avec une orgueilleuse satisfaction :

— Voilà comme je traite les amis...

— C'est inutile... faites-moi donner du pain tout de suite... je ne mangerai pas autre chose.

— Voilà une faim carabinée. Eh! la fille, un croûton...

On apporta un morceau de pain de deux livres au moins... en peu d'instant je le dévorai...

— La fille!... un pain de quatre livres, — dit le bandit d'un air sardonique.

Le pain de quatre livres fut apporté... Quoique apaisée, ma faim était loin d'être assouvie; mais je craignais que cet excès de nourriture ne me fit mal,

je bus deux ou trois verres d'eau, et j'interrompis mon frugal repas.

Peu à peu je me sentis revivre. L'espèce de fièvre dont j'étais atteint se calma, et j'envisageai ma position d'un regard plus ferme et moins désespéré.

Le bandit m'avait silencieusement observé pendant que je dévorais le pain; il me dit ensuite :

— À la bonne heure, tu as mangé par faim... maintenant tu vas manger par gourmandise.

— Non...

— Allons donc!

On apporta les mets demandés par le cul-de-jatte; malgré ses instances, je n'acceptai rien.

— Tu es un drôle de corps, — dit le cul-de-jatte en faisant honneur au repas, — je n'ai jamais vu un *invité* pareil... au moins, bois un verre de vin.

D'abord je tendis mon verre, espérant qu'un peu de vin ranimerait complètement mes forces; mais je craignis que, dans l'état de faiblesse où je me sentais encore, le vin n'agît trop sur mon cerveau, et je refusai.

— Comment! pas même un verre de vin? — s'écria le cul-de-jatte.

— Non... je prendrai encore un morceau de pain, si vous le permettez...

— Que le diable soit donc ton boulanger, — s'écria le bandit; — si j'avais su cela...

Puis me regardant presque avec défiance :

— Tu n'es peut-être pas ce que je croyais... tu m'as l'air bien sobre...

— Que pensiez-vous donc de moi?

— Je t'ai pris pour un crâne qui ne craint rien, et qui a faim... Pour moi c'était une trouvaille, oui... et

pour toi aussi... Mais tu ne bois que de l'eau, tu ne manges que du pain... ça me gêne.

— Quand on est sobre, — dis-je au bandit en le regardant fixement, afin de tâcher de deviner sa pensée, — on a le corps plus agile, l'esprit plus sain, et on est meilleur à toutes choses...

— Tu as raison dans un sens... l'ivrognerie peut faire manquer les plus belles affaires... Mais, dis-moi, puisque tu crevais de faim ce matin... ça pourra bien t'arriver encore demain... ou après... si tu n'as pas d'autres banquiers que les voyageurs dont tu tâcheras de porter les bagages; je connais l'état... faut faire autre chose avec... pour avoir de l'eau à boire... Allons, un verre de vin?

— Non.

— Diable d'homme!... — Écoute... tu es jeune, vigoureux, alerte et crâne... c'est de l'or en barre, ça, mon garçon... si tu sais t'en servir, sans compter que tu n'es pas connu sur *la place*... car tu n'es pas Parisien... ça se voit du reste.

— Je suis à Paris depuis trois jours seulement.

— C'est superbe... Ah! si, au lieu d'être vieux... j'étais à ta place...

— Qu'est-ce que vous feriez?

Le bandit cligna de l'œil, et dit, après une pause:

— Hum!... tu es bien pressé.

Et il garda de nouveau le silence en se frottant le menton avec satisfaction.

Depuis quelques instants, j'avais sur les lèvres le nom de Bamboche, mais je craignais que, dans sa défiance, le bandit ne voulût pas répondre. Enfin ne pouvant résister à ma curiosité:

— Et Bamboche? – lui dis-je brusquement.

Le cul-de-jatte bondit de surprise sur son banc.

— Tu connais Bamboche? – s'écria-t-il.

— Ou le capitaine Hector Bambochio, si vous l'aimez mieux; – mais, voyant que son étonnement se changeait en méfiance, j'ajoutai :

— Tenez... je suis franc, c'est moi qui suis allé, il y a trois jours, à l'impasse du Renard, demander Bamboche, et je crois que c'est vous qui m'avez répondu.

— Ah! c'était toi... et qu'est-ce que tu lui voulais à Bamboche?

— Nous avons été camarades d'enfance, je me trouvais à Paris... je venais demander à Bamboche de m'aider... Maintenant dites-moi où il est...

— Ah! tu connais Bamboche pour ce qu'il est... et tu... venais lui demander aide... ça me rassure... nous pourrons nous entendre, – dit le bandit complètement rassuré.

— Mais Bamboche, où est-il?

— Ne t'inquiète pas de lui, mon garçon... je ferai pour toi ce que ferait Bamboche en personne.

— Mais lui... où est-il, à cette heure?

— Lui?...

— Oui... la maison où vous demeuriez a été envahie par la police... j'ai vu les soldats dans l'impasse, le lendemain du jour où j'étais allé y demander Bamboche.

— Les gros oiseaux étaient envolés, on n'a pris que les oisillons...

— Ainsi Bamboche s'est sauvé comme vous? Mais, encore une fois, où est-il?

— Oh! à cette heure il est bien loin, en Amérique ou en Chine.



— Bamboche était à Paris il y a trois jours, — m'écriai-je, — il doit y être encore.

— Alors cherche et trouve-le si tu peux; mais que diable en veux-tu faire... puisque, si tu veux, je serai pour toi un autre Bamboche?

— Merci.

— Tu n'es pas juste: Bamboche est jeune, plein de *moyens*, tandis que moi, je suis vieux... je baisse... et j'aurais besoin d'un *commis*...

— Pour quoi faire?

Après une pause, le bandit reprit:

— Où loges-tu?

— Je n'ai pas d'asile...

— J'ai une chambre, nous habiterons ensemble... tu ne manqueras de rien... tiens... et il montra une douzaine de pièces de cinq francs, parmi lesquelles je vis même briller deux ou trois pièces d'or.

Je ne pus cacher mon étonnement; le bandit s'en aperçut et me dit:

— Ça te surprend que j'aïlle sur le port, quand je suis aussi bien lesté, pas vrai?

— Oui... cela me surprend...

— Je vais sur le port en amateur... depuis deux jours je cherche un *commis*... je n'avais rien trouvé à mon idée... mais, ce matin, je t'ai rencontré... je suis sûr que tu feras mon affaire; voyons, bois donc...

Je refusai.

— Tête de fer, va... Enfin, c'est égal, arrangeons-nous, vivons ensemble, tu n'en seras pas fâché...

— Vous ne voulez pas me dire où est Bamboche?

— Pas si bête... il te garderait.

— Merci du pain que vous m'avez donné... — dis-je

à cet homme en me levant, – si je puis un jour... je vous le rendrai...

— Tu t'en vas?

— Oui...

— Voyons, écoute donc... que diable!...

— C'est inutile...

— Où coucheras-tu cette nuit?

— J'espère ce soir gagner quelques sous à la sortie des spectacles.

— Oh!... Oh!... – dit le cul-de-jatte en paraissant réfléchir à ce que je venais de lui dire, – tu connais déjà les bons endroits... Allons... tu me refuses... ça m'est égal... tôt ou tard je te repincerai... Oui, c'est moi qui te le dis: je t'attends.

Malgré moi je ne pus m'empêcher de tressaillir en entendant avec quel accent profondément convaincu le misérable prononça ces mots:

— *Je t'attends...*

Je me hâtai de le quitter, et il me cria:

— Au revoir!

Sans posséder une grande expérience, je comprenais, malgré les réticences du cul-de-jatte, que, frappé du courage, de la vigueur et de l'énergie presque féroce dont il m'avait vu le matin donner des preuves à mes concurrents du débarcadère, ce misérable espérait exploiter mon dénuement et mon désespoir pour me faire l'instrument de quelque criminelle tentative, se croyant suffisamment *rassuré*, ainsi qu'il le disait, sur ma moralité, par le fait même de mon ancienne intimité avec Bamboche, de qui je voulais me rapprocher, bien que sa vie hasardeuse me fût connue.

Je me révoltai d'abord à la seule pensée, non pas

de devenir le complice du cul-de-jatte, une telle pensée ne me tombait pas sous le sens, mais d'avoir désormais le moindre rapprochement avec lui... Puis à cette résolution sincère succéda une réflexion pleine de terreur... en songeant à la honteuse concession que la faim m'avait déjà arrachée.

— Hélas! — pensai-je, — n'aurais-je pas repoussé avec l'indignation d'un honnête homme celui-là qui m'aurait dit qu'un jour... je marcherais côte à côte, bras dessus, bras dessous, avec ce bandit capable et coupable des plus grands crimes?... Et pourtant... cette honte, je viens de la subir, et l'espoir de savoir des nouvelles de Bamboche n'a été que secondaire dans ma détermination... l'espoir de *manger* a été tout pour moi.

À quelles terribles extrémités la faim et les horreurs de la misère peuvent-elles donc nous pousser, — me dis-je alors avec une tristesse navrante, — puisque moi, imbu des meilleurs, des plus solides principes... moi qui ai au cœur une sorte d'adoration divine qui m'impose l'observance du bien, j'ai pu m'abaisser à ce point? Qu'advient-il donc de ceux-là, mon Dieu! qui, livrés aux hasards de la vie, sans éducation, sans appui, sans foi, sans frein salutaire, se trouvent dans une position pareille à la mienne?

Et je m'écriai avec Claude Gérard: — Ô misère! misère! seras-tu donc toujours la cause ou la source de tant de maux, de tant de dégradations, de tant de crimes?.....

.....  
.....  
.....

En attendant la nuit et l'heure de la sortie des spectacles, j'usai toutes les ressources de mon imagination à chercher un moyen de gagner ma vie par des moyens sûrs et honorables ; mais mon esprit s'épuisa dans des combinaisons impossibles.

J'éprouvais une impression étrange, douloureuse, en voyant aller et venir cette foule affairée, qui ne se doutait pas, hélas ! qui ne pouvait pas se douter que ce malheureux, auprès de qui elle passait insoucieuse, ne savait où il gîterait pendant cette sombre nuit d'hiver, et que peut-être le lendemain on le trouverait sur le pavé, à demi mort de froid et de besoin...

L'incertitude où j'étais de gagner de quoi payer ma nuit dans un garni m'effrayait doublement. Être arrêté nuitamment au milieu des rues comme vagabond, c'était pour moi la prison... et la prison m'inspirait tant d'horreur, que je lui aurais préféré la mort... car la prison me mettait dans l'impossibilité d'être utile à Régina, et je ne sais quel instinct me disait que je pouvais atteindre ce but malgré mon obscure, mon infime condition.

Il me fallait donc à tout prix gagner au moins six sous ce soir-là pour m'assurer un gîte pour la nuit. Quant au pain du lendemain... je ne voulais pas y songer.

Le matin, l'ardeur de la faim m'avait rendu brutal, presque féroce... je sentis que la nécessité de gagner quelques sous afin de n'être pas arrêté comme vagabond me rendrait aussi le soir... s'il le fallait, brutal... féroce...

La nuit complètement venue je me dirigeai vers les boulevards et je bus, il m'en souvient, à même

CHAPITRE XVII . . . . .	274
Un mariage secret. – Robert de Mareuil, Régina, Basquine, Bamboche, Martin, la Levrasse et le <i>cul-de-jatte</i> se trouvent en présence.	
CHAPITRE XVIII . . . . .	289
Robert de Mareuil est démasqué. – Arrivée de la police. – L'évasion. – Balthazar devient célèbre. – Blessure de Martin. – Mort de Robert de Mareuil. – Martin recouvre la vue.	
CHAPITRE XIX . . . . .	304
Le docteur Clément. – Martin entre à son service. – Le prix d'une opération.	
CHAPITRE XX . . . . .	316
Pourquoi le docteur Clément faisait payer si cher ses visites. – M. Just. – La maison du docteur. – Opinion de M. Clément sur l'héritage.	
CHAPITRE XXI . . . . .	339
Vol nocturne. – Mort du <i>cul-de-jatte</i> . – Une bonne place. – Recommandations du docteur à Martin.	
CHAPITRE XXII . . . . .	363
Le père et le fils. – Mort du docteur Clément. – Martin apprend par Claude Gérard des détails sur la vie de Régina.	
CHAPITRE XXIII . . . . .	376
Martin entre au service de la princesse de Montbar.	
CHAPITRE XXIV . . . . .	392
M <sup>me</sup> Lallemand. – Le soupçon. – Conversation entre deux époux.	
CHAPITRE XXV . . . . .	407
Départ pour le bal. – Toilette de Régina et de M <sup>me</sup> Wilson.	

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

